

## LE LATIN CHRETIEN, LANGUE D'EGLISE

Le latin que parle l'Église dans sa liturgie est celui qu'ont forgé pour elle ceux qu'elle nomme ses Pères : avec la foi, ils lui ont transmis le moyen de l'exprimer. Ils ont ainsi donné naissance à une littérature qui nous communique les idées, la ferveur, les expériences des générations qui vécurent près du temps où a vécu le Christ. Entre le début du III<sup>e</sup> siècle et la fin du VI<sup>e</sup>, apparaît, puis s'épanouit, en Occident, une langue qu'on peut appeler le latin patristique, c'est-à-dire celui des Pères et de leur époque. Cette littérature est extrêmement vaste : elle représente trois fois plus de textes que n'en compte la littérature latine non chrétienne depuis ses origines jusqu'à son déclin<sup>1</sup>.

Elle est variée aussi : elle s'étend à travers une période de trois siècles et sur bien des pays, depuis la Syrie latine et l'Afrique jusqu'en Irlande, par l'Italie, la Dalmatie, l'Espagne, les Gaules et l'Angleterre. Les genres d'écrits qu'elle comporte sont également divers : inscriptions des catacombes et des sarcophages, actes des martyrs, versions bibliques, ouvrages doctrinaux, récits de voyages, actes des conciles, formules liturgiques. Sur tout cela, de la Renaissance à nos jours, a pesé, dans l'esprit des amateurs de beau lan-

1. Elle occupe dans la *Patrologie* de Migne, pour la période qui s'étend jusqu'à la fin du VI<sup>e</sup> siècle, 75 volumes de texte serré, à quoi il convient d'ajouter tout ce que, depuis cent ans, les érudits ont publié de textes inédits dans la *Revue Bénédictine*, dans la *Nova Patrum Bibliotheca* du cardinal MAI, Rome, 1832, et ailleurs. Un volume de Migne équivalant à cinq volumes de la *Bibliotheca Teubneriana* où se trouvent édités, outre quelques textes chrétiens, tous les auteurs profanes, les cent cinquante volumes de cette publication correspondraient à trente volumes de Migne environ. Dans le *Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum*, publié par l'Académie de Vienne, 66 volumes ont paru entre 1876 et 1939.

gage, un discrédit qui, heureusement, disparaît. « Les historiens et les critiques de la littérature romaine, a-t-on écrit naguère, n'ont pas toujours été justes à l'égard des penseurs chrétiens. Admirateurs de l'époque de Cicéron et d'Auguste, leur critique unilatérale n'a pas toujours compris la grandeur des écrivains chrétiens... Très différente est l'opinion des savants d'aujourd'hui<sup>2</sup>. » En effet, l'intérêt des philologues en plusieurs Universités, catholiques ou non, se porte de plus en plus vers l'héritage littéraire que l'Église tient des Pères<sup>3</sup>.

Point n'est besoin qu'on réhabilite le latin des Pères et de la liturgie : il suffit, pour qu'on l'apprécie, qu'on le connaisse et qu'on apprenne à le juger, non par rapport à la langue des classiques, mais en lui-même, en tant qu'il est une manifestation de la vie de l'Église à son âge privilégié. Les résultats déjà acquis en ce domaine par les travaux des érudits restent souvent enfouis dans des publications difficilement accessibles. On voudrait en donner ici un aperçu qui ne prétendra pas à être original<sup>4</sup>, mais seulement à suggérer quel genre de problèmes soulève l'histoire des origines du latin chrétien. Si aride qu'il soit, cet exposé se

2. UGO MARIANI, *Il linguaggio degli « africani »*, dans l'*Osservatore Romano* du 10 février 1943.

3. De plus en plus nombreuses sont les thèses et dissertations dans lesquelles, dans tous les pays, sont étudiés des problèmes relatifs à la littérature chrétienne. P. COURCELLE, professeur à la Sorbonne, a fait le point de ces études dans le *Mémorial des études latines*, Paris, 1943, p. 241 : *Vingt années d'histoire de la littérature latine chrétienne*. Deux collections importantes méritent une mention spéciale, ce sont : les *Patristic studies* de l'Université catholique d'Amérique (Washington), et la série intitulée *Latinitas Christianorum primæva*, dirigée à Nimègue par M<sup>gr</sup> Jos. SCHRIJNEN, récemment décédé, puis par M<sup>lle</sup> CHRISTINE MOHRMANN, et dont le P. J. DE GHELLINCK a rendu compte, de façon suggestive, dans la *Nouvelle Revue Théologique*, 1939, pp. 820-824. A signaler aussi l'existence d'une nouvelle revue : *Vigilæ christianæ. A review of early christian life and language*, Amsterdam, I (1947), dont le numéro 1 commence par un article de C. MOHRMANN, *Le latin commun et le latin des chrétiens*, pp. 1-12, où sont cités de très beaux textes de saint Augustin, de Lactance et d'autres Pères de l'Église sur le caractère populaire, « commun », du latin parlé dans l'Église; cet article est suivi d'une étude sur une des expressions traditionnelles du latin chrétien : *Pompa diaboli*, par J. H. WASZINK, pp. 13-41.

4. Les pages qui suivent sont surtout tributaires de G. KOFFMANN, *Geschichte des Kirchenlateins*, 1879; J. SCHRIJNEN, *Charakteristik des altchristlichen Latein*, Nimègue, 1932; C. MOHRMANN, *Die altchristliche Sondersprache in den Sermones des Hl. Augustin*, Nimègue, 1932.

trouvera excusé si, à partir d'observations aussi précises que possible sur la langue de l'Église, il donne l'occasion de réfléchir sur la culture chrétienne, ses composantes et ses progrès.

Si l'on veut introduire de l'ordre dans les constatations des philologues, on peut tenter de rattacher les phénomènes linguistiques à des données générales, et en particulier aux éléments psychologiques qui expliquent la formation du latin patristique. Celui-ci est lié à un fait religieux, aux conditions sociales qui l'ont entouré, enfin à la personnalité de quelques hommes qui en ont formulé le contenu.

### I. — LANGUE SACRÉE

Les caractères du latin chrétien sont déterminés par ceux du christianisme lui-même : cette langue est une langue nouvelle, biblique, universelle, comme la religion qu'elle sert à exprimer.

« *Nova et vetera* ».

1° Cette langue d'une religion préparée par tout un passé traduit cependant beaucoup d'*idées nouvelles*, répondant elles-mêmes à des réalités dont notre monde a, pour la première fois, la révélation. Un Homme — le Fils de Dieu — est venu dire aux autres hommes des choses auxquelles personne auparavant n'aurait pensé, que personne sur la terre n'aurait pu inventer. Il a fallu, pour en parler, forger un moyen d'expression, et tout d'abord trouver de nouveaux mots. Comment a-t-on créé ce vocabulaire chrétien ?

En premier lieu, par des *néologismes*. Parmi ces termes entièrement nouveaux, les uns sont exclusivement chrétiens quant à leur sens et à leur forme, comme *Trinitas*, *incarnatio*. Ces mots — dont beaucoup sont passés depuis en français et dans les autres langues — désignent soit le Christ : substantifs comme *salvator*, *mediator* (et leurs dérivés : *salvatio*, *mediatrix*, etc.); adjectifs comme *co-aeternus*, *con-substantialis*; — soit son œuvre : mots d'action — verbes et substantifs — comme *sanctifi-care* (-*catio*, -*cator*),

*deifi-care, glorifi-care, vivifi-care, justifi-care*, etc..., soit ses actes : *resurrectio, resusci-tatio (-tator)*; soit des idées chrétiennes : *prae-destinatio, prae-figuratio*; soit des réalités pratiques de la vie chrétienne : tels *sanctimonium* pour signifier virginité (d'où *sanctimonialis*, vierge), *exorcizare*, etc.

D'autres néologismes introduits par l'Église sont des termes qui ne sont pas de forme spécifiquement chrétienne et qui auraient pu être imaginés par des païens, mais qui, de fait, ne se rencontrent que dans la langue des chrétiens. Ils sont en très grand nombre. Les uns sont appliqués aux sujets des actions rapportées par la Bible : Judas est ainsi appelé *negator*, Joseph d'Arimathie *sepultor*, Madeleine *praediatrica*, Pilate *interrogator*, le larron *insultator*, Dieu *miserator*, Gabriel *annunciator*, saint Paul *plantator*<sup>5</sup>. D'autres sont des épithètes employées pour désigner les perfections de Dieu. Ils sont obtenus soit par l'accumulation de procédés emphatiques : tel *super-eminens-issimus*, dont chacun des trois membres, à lui seul, évoque la grandeur; soit par la négation de toute imperfection, comme *in-visibilis, in-scrutabilis, in-perturbabilis, in-commutabilis, in-enarrabilis, in-putrescibilis, in-marcescibilis* (et les dérivés comme *in-putribilitas*). Nous croyons facilement, parce que *visibilis* existait en latin profane, qu'*in-visibilis* existait : il n'en est rien. La révélation chrétienne a enrichi l'idée qu'on se faisait de l'infini, et elle a forcé l'homme à élever sa langue au niveau de sa foi.

De nouveaux adjectifs sont composés au moyen de deux mots dont l'un ou l'autre correspond à un concept biblique tels *mundi-cors, septi-formis, deca-cordus*. Des adverbes en grand nombre, dérivent de ces adjectifs (*septiformiter*) ou d'autres (*in-comparabiliter, in-effabiliter*, etc.). Saint Paul avait, pour parler de l'union du Christ, introduit des verbes formés à partir de l'adverbe « avec » (σὺν) : on traduit phonétiquement *con-sepelire, con-vivificare*, etc. Des termes comme *super-seminare, sub-intrare* ou *super-scriptio* ont la même origine. Enfin, on a tiré de mots qui existaient déjà de nouveaux dérivés : en y ajoutant des suffixes (*discipu-*

5. Les exemples pourraient être multipliés : *redditor, factitator, dedecorator, potentator, obumbratrix, relinquatrix, arbitratrice*, etc.

*latus*, *exhorta-torius*) ou des préfixes (*in-sensatus*). De tous ces cas, les exemples pourraient être multipliés; les quelques-uns qui sont cités ici suffisent à donner une idée de la richesse de ce vocabulaire créé par les chrétiens. L'ancienne langue latine, fécondée en quelque sorte par le ferment chrétien, n'a cessé de vivre et de grandir et de nouveaux mots d'apparaître.

En même temps se fait jour l'utilisation nouvelle d'anciens mots. Les lois de la grammaire s'assouplissent : on change le mode de certains verbes : on écrit *praevaricare* au lieu de *praevaricari*; on substitue des adjectifs aux génitifs : on dit au lieu de *gaudium angelorum*, *verba apostoli*, *passio Domini*, *angelicum gaudium*, *apostolica verba*, *dominica passio*; on emploie indifféremment plusieurs prépositions après des verbes, qui, dans le latin classique, n'en admettaient qu'une : on construit, par exemple, *credere* avec *in* ou avec le datif (*credere in Deum* ou *credere Deo*).

Surtout, on modifie le sens de certains termes : on leur impose, par suite de la révolution que la révélation chrétienne a introduite dans les idées, une signification toute différente de celle qu'ils revêtaient. Quand Cicéron et saint Augustin disent *providentia* ou *beata vita*, il est clair qu'il y a un abîme entre les réalités auxquelles ils pensent. Il y a même des mots dont le sens est entièrement retourné : *mundus*, par exemple, comme *κόσμος*, désignait ce qui est en ordre; dans la bouche des chrétiens, il désigne, tout au contraire, le monde en tant qu'il est désordonné en conséquence du péché. D'autres mots sont aussi renouvelés : la parole (*verbum*), c'est le Fils de Dieu; la chair (*caro*) n'est plus seulement synonyme de « viande », mais de « péché » — nuance que revêtent les dérivés *carnalis*, *carnalitas*, *carnaliter*, *carnerius*. C'est ainsi qu'*infantes* désigne les nouveaux baptisés, *mensa* l'autel, *confessio* le martyre, *observatio* le jeûne, *virtutes* les miracles, *praecisio* l'hérésie, *lavacrum* et *tinctio* le baptême, *tunsio* l'action de se frapper la poitrine en signe de pénitence, *abcessus* la mort, *sacramentum* le symbole de foi, *susceptio* l'Incarnation, *collatio* l'assemblée des prêtres, *reconciliari* le fait de recevoir l'absolution. La liste de ces mots qui s'enrichissent ainsi d'une résonance chrétienne pourrait être allongée : *tent-atio* (-ator) *revela-tio* (-tor), *sensua-lis* (-litas), *spiritu-alis* (-alitas); *beati-*

*tudo*, *compassio*, etc... Le caractère de ce vocabulaire est d'être, en général, abstrait<sup>6</sup>; cela même vient du caractère spirituel des idées exprimées : la langue de l'Église est un reflet de sa doctrine.

2° Aux idées nouvelles s'ajoutent des *sentiments nouveaux*. L'Église fut amenée à enrichir de nuances nouvelles des termes jusque-là plus pauvres : ainsi *moechari* commença de recevoir le sens péjoratif que lui confère la morale chrétienne. Il s'agissait en outre d'exprimer des attitudes psychologiques encore insoupçonnées. Dans la religion de l'amour, l'affectivité occupait une place importante. L'enthousiasme de la foi, l'ardeur de l'espérance, la ferveur de la charité atteignaient un degré que l'ancienne langue échouait à traduire. On essaya d'y remédier en introduisant plus d'emphase dans le vocabulaire et les formes grammaticales; on accumula les adverbes ou les préfixes afin de renforcer le sens de certains mots : on écrivit, pour parler de Dieu, par exemple, *omnipotentissimus*; on remplaça le superlatif par *multum* ou *valde*, la simple négation par *omnino non*. Le style, surtout, fut modifié par le besoin où l'on était de donner corps aux sentiments qui faisaient déborder les âmes. Saint Augustin a fait l'aveu de l'impuissance qu'il éprouvait à dire tout ce qu'il ressentait, ce qu'il aurait voulu communiquer à ceux qui l'entouraient : « Ce que je dis me déplaît presque toujours, car je voudrais dire mieux, je voudrais dire tout ce dont je jouis intérieurement..., et je m'attriste de ce que ma langue ne puisse pas suffire à mon cœur<sup>7</sup>. » Les paroles humaines sont toujours inadéquates au langage que Dieu parle au cœur. Mais qu'un saint donne libre cours à la ferveur dont Dieu l'anime, et l'on aura cette éloquence simple et qui se moque de l'éloquence, libre, non travaillée, non recherchée, mais jaillissante et spontanée, qui élève les sermons de l'évêque d'Hippone au-dessus de tous les discours des lettrés de l'antiquité. La charité que l'Esprit-Saint répand dans le cœur des fidèles a créé le style chrétien.

3° Enfin, aux sentiments nouveaux et aux idées nouvelles se joignaient des *rites nouveaux* et des *pratiques nou-*

6. D'où l'abondance des désinences en *tas* et *tio*.

7. *De catechizandis rudibus*; II, 3; P. L., XL, 311.

*velles*, auxquelles on appliqua, mais avec un sens renouvelé, des termes du langage ancien : le *refrigerium*, qui n'était, dans les Thermes, qu'une salle où l'on se rafraîchissait en venant du *caldarium*, servit à désigner la béatitude céleste, ainsi qu'on se la représentait dans un pays chaud, puis le repas funèbre célébré lors de l'entrée d'un chrétien dans le ciel; *piscina*, qui n'était, dans les bains romains, qu'un bassin d'eau tiède, devint synonyme de baptistère; les nouveaux baptisés furent appelés *pisciculi*; le jour de la naissance (*natalis*) devint celui de la mort d'un martyr; la *memoria* fut la tombe où ce dernier fut enseveli; l'*oblatio* fut le sacrifice eucharistique et la *vigilia* l'office liturgique. Parfois l'objet désigné par un mot changeait d'usage; on transférait aussi le mot à ce nouvel emploi : ainsi, lorsque le bâtiment que l'on appelait *basilica* cessa d'être une halle ou une salle de tribunal pour devenir un lieu de culte, son nom changea de sens en même temps que la destination du lieu. Il apparut aussi des genres littéraires nouveaux, comme le *sermo*<sup>8</sup> et le *tractatus*<sup>9</sup>, ou renouvelés, comme l'hymne et le panégyrique.

#### *Influence biblique.*

La religion chrétienne accorde aux Livres Saints, dans son enseignement et dans son culte, une place privilégiée. Aussi sa langue reçoit-elle une empreinte biblique extrêmement forte. De là les « hébraïsmes » qui s'introduisent dans le latin. Ils se manifestent d'abord dans le vocabulaire; à certaines formes hébraïques on ajoute simplement une terminaison, et c'est ainsi que l'on obtient *Satanas*, *sabbatum* (*-tizare*); les mots ainsi forgés revêtent parfois un sens nouveau par rapport à leur racine hébraïque : *levita* (de *Levi*) devient l'équivalent de *diaconus*, et *gehenna*, qui désigne originellement une vallée située près de Jérusalem, se substitue souvent à *Tartarus* et même à *infernum*. On assiste parfois aussi à un changement total dans la signification

8. Je l'ai montré ailleurs : *Le sermon, acte liturgique*, dans *La Maison-Dieu*, n° 8 (1946).

9. Cf. G. BARDY, « *Tractare* » et « *tractatus* », dans *Recherches de Science religieuse*, 1946, p. 210.

de certains mots sous l'influence de la Bible : *firmamentum* vient de *firmitas* qui veut dire « affermir »; son premier sens est celui d'« appui », de « support »; mais comme, selon la cosmogonie des Hébreux, la voûte céleste est ce qui supporte l'océan supérieur, *firmamentum* devient synonyme de « ciel » et non plus de « fondement ». L'influence hébraïque s'exerce également sur la syntaxe latine : à l'épithète on préfère souvent, dans les anciennes versions bibliques, le génitif de qualité; on dit, par exemple, au lieu de *vir justus*, *vir justitiae*, parce qu'on traduit une langue où l'adjectif n'existe pas.

### *Universalisme.*

La religion chrétienne apparaît dans le monde romain au moment où commence de s'y épanouir ce qu'on a appelé depuis la culture hellénistique. Les premières générations chrétiennes d'Occident parlaient et écrivaient en grec. D'où les « asianismes » et les « grecismes », ainsi que disent les philologues, qu'on trouve dans le latin chrétien à partir du moment où celui-ci, en Occident, se substitue au grec. Ce sont des constructions grammaticales imitées du grec — par exemple l'emploi du pronom comme article (*is cui libellus acceptus est*) ou l'emploi de *habere* suivi d'un autre verbe au futur ou à l'infinitif (*unum habet esse baptismum*). Ce sont surtout des mots dérivés de mots grecs — (tel *monogamus* de *μονογαμία*) et adaptés avec le sens nouveau qu'ils ont déjà revêtu dans la langue grecque des chrétiens : *agape*, par exemple, après avoir désigné simplement un banquet d'amitié, désigne la cène eucharistique. Beaucoup de ces mots — dont certains sont eux-mêmes, en grec, soit des néologismes, soit des hébraïsmes — passent en latin avec leur forme grecque, et chacun d'eux donne, à son tour, naissance à toute une famille de mots : de *propheta*, on tire *prophetia*, *prophetissa*, *propheticus*, *propheticum*, *prophetare*, *prophetizare*; il en va de même pour *anathema* (-are, -matizare), *baptisma* (-zare, -zator), *blasphemia* (-mare), *schisma* (-ticus), *ecclesia* (-sticus), *pascha* (-lis), *apocalypsis*, *charisma*, *chrisma*, *synagoga*, *eucharistia*, *patriarcha*, *elemosyna*, *epiphania*, *parasceve*, *pentecostes*, etc.

D'autres mots grecs reçoivent une forme ou tout au moins

une terminaison latine : verbes comme *aporiari* (de ἀπορία), substantifs comme *evangel-ium* (-icus, -ista, -izare), *episcopus*, (-palis, -patus), *apostolus* (-icus, -atus), *angel-us* (-icus), *diabolus*, *haeresis*, *idololatria*, *antichristus*, *scandalum*, *decilogus*, *paracletus*, *eremus*, *exodus*, *symbolum*, *clerus*, *laicus*, *synodus*, *diaconus*, *monachus*, *neophytus*, etc...; aux adjectifs tirés de substantifs, tels que ceux qui viennent d'être indiqués, s'ajoutent ceux qui traduisent des adjectifs grecs : ainsi *orthodoxus*, *catholicus*; ce dernier, au féminin sera employé comme substantif pour désigner l'Église : *catholica*. Certains néologismes latins sont l'équivalent phonétique de termes grecs : ainsi *magnalia* recouvre exactement, quant au sens et au son, μεγαλεία.

Mais la religion chrétienne n'est pas liée à une culture ni limitée à un pays. Elle se répand rapidement dans tout le bassin méditerranéen. Très vite elle a de nombreux adeptes dans les milieux cosmopolites que constituent les ports et les armées — on sait combien l'Église compta de martyrs parmi les militaires! Grâce aux marins et aux soldats eurent lieu de fréquents échanges entre les chrétiens des diverses régions. Les persécutions occasionnèrent également des voyages d'évêques exilés : saint Athanase se rend à Trèves, saint Hilaire passe plusieurs années en Orient; plus tard, la persécution vandale force les évêques africains à se réfugier en Italie. Ainsi les différentes versions bibliques réagissent-elles les unes sur les autres et le latin dans lequel on traduit des textes syriaques, arméniens ou coptes adopte-t-il des tournures de phrases qui sont propres à ces langues. Le latin de l'Église est, comme elle, catholique.

## II. — LANGUE POPULAIRE

La religion chrétienne s'est répandue très tôt dans les couches inférieures de la société; les gens qui sont nommés sur les inscriptions des catacombes sont, la plupart du temps, de basse condition : ouvriers agricoles, jardiniers, vigneron, boulangers, maçons : voilà le genre d'homme qui furent, dans l'Église primitive, ceux qu'on pourrait appeler la masse. Et ce peuple lui-même forma des mots pour exprimer sa foi, ses expériences concrètes, toutes les réalités

de sa vie chrétienne, dans la langue de tous les jours, celle qu'on nommait *lingua vulgaris* ou *rustica*. Les premiers traducteurs anonymes de la Bible assurèrent l'utilité de leurs traductions en s'adaptant au langage du peuple. Et c'est ainsi que prit naissance un latin populaire chrétien. L'Église le sanctionna lorsque ses saints et ses docteurs le firent leur, non sans le purifier : de ce langage courant, qui préfère le barbarisme au purisme, ils firent une langue littéraire. Mais ils avaient d'abord commencé par l'utiliser.

### *Le renoncement.*

Pour comprendre comment ils y furent amenés, il faut saisir le problème psychologique devant lequel ils se trouvaient. Leur tâche était d'exprimer le surnaturel, et celui-ci ne peut être enfermé dans les cadres d'aucune grammaire : il doit pouvoir s'en affranchir si l'énoncé de la doctrine y gagne. Ainsi pensait le pape saint Grégoire le Grand : « J'estime tout à fait indigne, écrit-il, de soumettre les mots du langage céleste aux règles de Donat<sup>10</sup>. » En même temps, il importait que les prédicateurs fussent compris du peuple; ils devaient, pour cela, s'adresser à lui dans sa langue. Les Pères n'hésitèrent pas à le faire : c'est à force de charité qu'ils trouvèrent le moyen de réaliser cette adaptation, qui en coûtait beaucoup aux lettrés qu'ils étaient. « Il faut parler au peuple populairement », dit saint Pierre Chrysologue<sup>11</sup>. Saint Augustin écrit : « La langue populaire elle-même est souvent un moyen d'enseigner le salut<sup>12</sup>. » Et saint Jérôme a plusieurs fois énoncé des principes semblables : « Je veux que, pour aider le lecteur à comprendre, on utilise la langue vulgaire<sup>13</sup>. » « Dans les matières ecclésiastiques, il faut chercher le sens et non les mots, afin que la vie soit alimentée par du pain, non par des épluchures<sup>14</sup>. » Ailleurs, il va plus loin encore dans cette voie : « L'enseignement ecclésiastique, s'il possède un langage élégant, doit le dissimuler et éviter de s'en servir, afin qu'on parle, non à

10. *Moralia in Job*, epist. missoria, 5; P. L., LXXV, 516.

11. *Sermo* 43; P. L., LII, 520.

12. *Enarr. in Ps.* xxxii, II, 5; P. L., XXXVII, 279.

13. *Epist.* 64, c. 11; P. L., XXII, 614.

14. *Epist.* 21, c. 42; P. L., XXII, 394.

un petit nombre de disciples ou aux oisifs qui sont dans les écoles de philosophie, mais au genre humain tout entier<sup>15</sup>. »

Saint Augustin est sans doute celui des Pères qui fit le plus d'efforts pour parler comme le peuple, et l'on comprend qu'il ait été celui à qui cela coûtât le plus. Son expérience sur ce point nous est connue grâce à tout ce qu'il en a dit. On a écrit que sa philosophie pouvait se ramener à une « métaphysique de la conversion<sup>16</sup> ». Il semble qu'on puisse avancer que sa rhétorique, elle aussi, et même sa langue, furent celles d'un converti. Ce grand lettré avait passé de longues années dans les écoles de rhétorique d'Afrique et d'Italie; il s'y était assoupli à toutes les lois du beau langage. Quand il fut devenu chrétien, il dut s'approprier le langage chrétien. Il continua de se servir de la langue classique lorsqu'il composa des ouvrages qu'il destinait à des lettrés. Mais lorsqu'il s'adressait au peuple, il se mettait à sa portée en parlant comme lui. De plus en plus, surtout lorsqu'il fut devenu évêque, saint Augustin tendit vers la simplicité<sup>17</sup>. Les textes où il s'exprime à ce sujet sont presque intraduisibles, précisément parce qu'ils introduisent des termes du patois carthaginois que le latin ne pouvait rendre, *deficiente latinitate*<sup>18</sup> : on chercherait en vain à éclairer ces exemples en français; qu'il suffise de relever le principe par lequel saint Augustin a justifié son attitude : « Mieux vaut que les grammairiens nous critiquent pourvu que le peuple comprenne<sup>19</sup>. » « Mieux vaut que vous nous compreniez quand nous utilisons un barbarisme plutôt que de vous laisser rentrer à vide, à force d'avoir été disert<sup>20</sup>. » « Souvent (notons ce mot!) souvent j'emploie, quand je parle pour vous, des mots qui ne sont pas latins, pour que vous compreniez<sup>21</sup>. »

Telle fut la solution adoptée par les Pères devant la diffi-

15. *Epist.* 49, c. 4; *P. L.*, XXII, 512.

16. J. MARITAIN, cité par E. GILSON, *L'esprit de la philosophie médiévale*, I, p. 137.

17. L'abandon du style littéraire pour le latin populaire daterait du *De Genesi contra manicheos* (389), d'après J. FINART, *Un tournant dans le style de saint Augustin*, dans *Revue des études latines*, XVI (1938), pp. 103-110.

18. *Enarr. in Ps.* CXXIII, 8; *P. L.*, XXXVII, 1644.

19. *Enarr. in Ps.* CXXXVIII, 20, *P. L.*, XXXVII, 1796.

20. *Enarr. in Ps.* XXXVI, serm. 3, 6; *P. L.*, XXXVII, 386.

21. *Enarr. in Ps.* CXXIII, 8; *P. L.*, XXXVII, 1644.

culté que soulevait l'enseignement de la doctrine chrétienne aux petites gens du monde romain. Le résultat fut cet enrichissement qui récompense tout renoncement. On avait fait le sacrifice de la littérature : par surcroît, on donna au latin plus de souplesse qu'il n'en avait dans l'usage profane. Grâce au contact, toujours fécond, avec le peuple, la langue régénérée resta vivante et expressive.

### *La récompense.*

Le caractère populaire du latin chrétien apparaît tout d'abord dans son vocabulaire. Celui-ci a toutes les qualités du langage que parle le peuple.

Il garde de vieux mots que la langue littéraire n'employait plus depuis longtemps. Le conservatisme du peuple, en ce domaine, est un phénomène constant; il explique que bien des mots ne se retrouvent que dans les patois sous leur ancienne forme, souvent très proche encore du latin ou de la langue dont ils tirent leur origine. Ainsi les Pères ont admis bien des archaïsmes : il y a des mots qu'on ne rencontre que chez eux et chez les auteurs très anciens; par exemple, *muscipula*, qui, chez Lucilius, veut dire « piège à souris », tombe en désuétude jusqu'à ce que la version biblique dite Itala le remette en usage dans la langue écrite et que saint Augustin s'en serve pour parler du piège que le Christ a tendu à Satan; de même *palpatio* disparaît entre Plaute et saint Augustin; *spectatrix*, *confabulari*, *condigne*, *poenitudo*, d'autres encore, sont également des archaïsmes de cette sorte.

Le langage du peuple et celui des poètes ont ceci de commun de tendre à l'expressivité : les Pères, comme le populaire, emploient donc volontiers des locutions poétiques telles que *lumina* pour désigner les yeux ou *pelagus* pour parler de la mer.

Ils ne reculent pas devant des vulgarismes qui parfois, grâce à eux, entreront dans la langue culturelle. Ce sont soit des mots comme *pythonissa* (prophétesse), *alapa* (gifle), *linguosus*, *naufragare*, soit des tournures familières venues de la langue courante. Saint Augustin ne dissimule pas qu'il les emprunte à la langue de tous les jours : *quos vulgo moriones vocant...*, *quam vulgo quartam feriam vocant...*

*vulgares dicunt : Malus choraula bonus symphoniacus est.*

Les Pères n'hésitent pas non plus à puiser dans les dialectes locaux, tel que le patois nord-africain qu'on parlait à Carthage et dans les environs. Du nombre de ces « punismes » paraît être *mammona*, qui a donné le mot français « mammon ».

On relève aussi chez les Pères des expressions de bas-latin qu'ignoraient les classiques et qui, hors de l'Église, n'apparaissaient que chez des auteurs tardifs : c'est le cas de *animositas*, *exorbitare*, *inspector*, *localiter*, etc...

De nombreux termes de métier attestent le caractère populaire du vocabulaire patristique. Les milieux populaires où le christianisme fut d'abord répandu furent ceux de l'armée, du commerce, de la marine, de la pêche, de l'agriculture. Les termes qu'on y employait furent appliqués aux réalités de la vie chrétienne. C'est grâce à ces transpositions sublimes qu'*opus* et *operatio* désignèrent les bonnes œuvres, *aedificatio* l'édifice spirituel, *pascua* les fidèles du Christ. Le langage de l'agriculture fournit beaucoup de mots qui revêtirent un sens chrétien : l'action de battre le blé, *tritura*, devint l'équivalent de « persécution »; *radicare*, *eradicare*, *fructificare* et bien d'autres mots de ce genre entrèrent de la même façon dans le langage chrétien : on se souvient du verset de saint Paul : *Ego plantavi, Apollo rigavit*<sup>22</sup>... Une partie du vocabulaire militaire de Rome fut également adapté aux mystères de la vie chrétienne<sup>23</sup>. En outre, le peuple d'autrefois, comme celui de toujours, parlait volontiers de maladies et de remèdes; ces expressions et ces comparaisons aimées du peuple reçurent dans les écrits des Pères une signification renouvelée; elles sont particulièrement fréquentes dans les sermons de saint Augustin. Le péché n'est-il pas une maladie, le Christ un médecin, la rédemption un remède? Ainsi s'explique l'abondance des mots comme *alligamentum* (pansement), *antidotum*, *punctio*, *digestio*, *indigestio*, *dissicare*, *saniosus*, *theriacus*, *phlebotomare*. Certains de ces termes de médecine sont des mots grecs qui s'étaient introduits dans le latin populaire; plusieurs

22. I Cor., III, 6.

23. D'où le thème étudié jadis par HARNACK dans un ouvrage intitulé *Militia Christi*.

d'entre eux subsistent encore dans nos langues modernes : *paraly-sis* (-*ticus*), *hydropisis* (-*icus*).

Dans la grammaire latine de l'époque patristique, l'influence du parler du peuple se fit surtout sentir en ce qu'on substitua des formules analytiques, plus développées, par conséquent plus faciles à saisir, aux formules synthétiques de la langue classique. Les écrivains chrétiens, plus souvent que les profanes, construisent le comparatif non avec l'ablatif, mais avec la préposition *a*; *minus ab angelis*, *dulcius ad hac voce*, *meliores ab aliis*, *pejus a demonibus*; ils utilisent *ecce* précédant un pronom : *Ecce isti*; *ecce quid*; ils construisent *benedicere* et *maledicere* avec l'accusatif, etc...

Enfin, dans le style même s'introduisent des procédés qui plaisent au peuple : jeux de mots, dialogues factices de questions et de réponses, assonances, contrastes. On sait combien les bonnes gens d'Hippone aimaient entendre leur évêque leur dire, par exemple : *amare est iam ire*, *sinatur ut sanetur*, *onerant non honorant*, ou mettre en parallèle *boni mores* et *boni amores*, *ire* et *perire*, *errare* et *perseverare*, *jumenta* et *adjumenta*. Saint Augustin se faisait tout à tous, et peuple avec le peuple.

### III. — LANGUE LITTÉRAIRE

Les Pères ne refusaient pas d'être lettrés avec les hommes de lettres. Ils en étaient capables, grâce à leur formation antérieure et à leur amour du bien dire. Le latin qu'ils parlèrent fut marqué par le génie propre à chacun d'eux et le pays où chacun d'eux l'avait appris. Le rôle providentiel de ces personnalités éminentes fut d'assurer la liaison entre l'ancienne culture gréco-latine et la nouvelle vie religieuse qui se développait dans le peuple. Évêques ou prêtres pour la plupart, ils étaient amenés, de par leurs fonctions mêmes, à rester en contact non seulement avec des élites intellectuelles, mais avec les gens du peuple auxquels s'adressait leur parole : cette relation étroite entre les orateurs et les auditoires populaires n'avait pas d'analogue en dehors de l'Église, depuis que l'apparition de l'empire avait mis fin à l'éloquence politique.

C'est en Afrique, d'abord, que les chrétiens écrivirent beaucoup en latin : Tertullien, saint Cyprien, Arnobe, Lactance, saint Augustin, pour ne nommer que les plus célèbres, eurent à forger beaucoup de mots chrétiens. D'où l'abondance, dans le latin de l'Église ancienne, de ce que les philologues appellent des « africanismes ». Il n'y a pas ici lieu de s'étendre sur les caractères du vocabulaire africain; qu'il suffise d'indiquer qu'on y relève beaucoup de diminutifs en *lo, la, ulus, ulo, ula*, de substantifs en *ilitas, tudo, atus, itia, tio*, d'adjectifs en *imus, imis, orus, osus, undus, icus, itius, alis, torius*, d'adverbes en *iter* et de verbes en *are, ari* (première conjugaison) formés de substantifs. Les terminaisons en *itas* et *tia* (*extollentia...*, etc.) sont généralement celles des mots abstraits que les chrétiens employaient plus volontiers que les auteurs profanes.

En Afrique et en Italie, beaucoup des écrivains chrétiens avaient reçu une formation juridique. Même dans la rue, d'ailleurs, on employait de nombreux mots qui venaient du droit romain. D'où l'influence du vocabulaire juridique sur l'expression religieuse des chrétiens. Tertullien, fils de centurions, habitué au langage de l'armée comme à celui du droit romain, puis saint Ambroise, haut fonctionnaire de l'empire à Milan, et bien d'autres encore, accréditèrent des mots à résonance juridique tels que *praevari-care* (*-catio, -cator*), *redemptio, persona, mandatum, satisfactio, evacuare, damnificare, erogator, contradictor, circumventio*, etc...

Enfin les Pères latins, pour la plupart, furent des rhéteurs, en tout cas des lettrés. Saint Cyprien, Arnobe, Firmicus Maternus, Marius Victorinus, Zénon de Vérone, saint Augustin, avaient appris à « déclamer » dans les écoles d'éloquence; d'autres, comme Ennode de Pavie, Boèce, saint Jérôme, étaient nourris de littérature classique. Saint Jérôme, en particulier, reste le type du latiniste dans l'Église ancienne : sa longue fréquentation des auteurs de l'époque d'Auguste lui permit, même après qu'il eut renoncé à les étudier, de mettre au service de sa culture chrétienne tout l'héritage des classiques. Sa connaissance de l'hébreu, même si elle ne fut pas très étendue, lui permit de comprendre et de respecter bien des « *biblistes* » qu'il introduisit dans sa traduction latine de l'Écriture Sainte. Il suffit

qu'on ait l'occasion de comparer les anciennes versions latines de la Bible avec la Vulgate pour apprécier celle-ci, dont l'influence devait être si grande sur toute l'évolution de la culture chrétienne. On a pu écrire qu'elle est « une des pierres angulaires de notre civilisation » et que « Saint-Pierre de Rome et les gratte-ciel de New-York reposent en partie sur elle<sup>24</sup> ».

### CONCLUSIONS

Les Pères ont mérité ce nom dans le domaine de la doctrine et dans celui de la formation d'un langage chrétien. Grâce à eux, au moment où le latin profane en pleine décadence est en voie de disparition, le latin chrétien prend naissance. Une langue meurt, une autre lui succède. Une culture s'éteint, réservée à quelques lettrés raffinés qui se livrent à des exercices de style et de déclamation dans des cercles restreints; une autre se crée, s'étend, absorbe la première et la fait durer avec elle, la sauve en la renouvelant, la fait pénétrer dans le peuple. Habitué au latin de l'Église — et aux mots qu'il a introduits dans nos langues occidentales — nous ne sommes guère attentifs aux différences profondes qui le distinguent du latin profane de l'époque classique. Le latin de l'Église est notre langue maternelle. Mais pour les Romains d'autrefois, la différence était sensible, et elle l'est encore pour certains philologues. Apulée et Tertullien sont deux auteurs contemporains qui ont vécu sur la même terre d'Afrique et fréquenté d'abord les mêmes milieux lettrés. Mais quel abîme entre leurs façons de parler! Le premier parle une langue artificielle, déjà séparée de la vie. Le second parle une langue vigoureuse et vivante qui, à son tour, agit sur le latin profane : en premier lieu dans le populaire, car dès la fin du IV<sup>e</sup> siècle, il y avait, en Afrique et en d'autres régions, des chrétiens dans presque toutes les maisons —, puis dans les cercles cultivés : Tertullien et saint Cyprien ont exercé de l'influence sur le latin d'Ammien et de Lampride — mais le peu de renom qui s'attache

24. M. VALÉRY LARBAUD, *Sous l'invocation de saint Jérôme*, Paris, Gallimard, 1946, p. 61, cité par le P. DANIELOU dans les *Études* de juillet-août 1946, p. 145.

à ces écrivains demeurés pour toujours obscurs donne l'idée de ce que serait devenu le latin si l'Église ne l'avait pas régénéré en l'assumant.

Cette tâche, l'Église l'a réalisée grâce à un retour aux sources authentiques de toute langue qui reste jeune : le parler du peuple d'une part, dont les auteurs de la décadence étaient de plus en plus coupés; d'autre part, la langue-mère, qui, dans ce cas, était le grec. Certaines racines grecques, jadis fécondes en mots latins, étaient devenues stériles jusqu'à ce que les chrétiens du bas-empire, sous l'influence des communautés grecques et des textes qu'on y lisait, des Septante et des écrits des Pères grecs, leur eussent fait porter de nouveaux fruits : de καλέω par exemple qui avait donné jadis *concilium*, on fit sortir *ecclesia*; de la racine σκέπ (τομαι), d'où étaient venus *spectare* et *aspicere*, on fit dériver *episcop-us* (-atus, -alis), de κλάω d'où était venu *clades*, on tira *clerus*, *clericus*, *clericatus*, *clericalis*, et de son dérivé κολάζω on tira *colaphizare*. Ainsi, sous la poussée intérieure du christianisme, on enrichit la langue latine. On l'assouplit aussi : elle évoluera désormais dans le sens d'une simplicité croissante. Ses défauts mêmes sont la rançon de ce qu'on a préféré, dans l'Église, la vie, l'adaptation et le progrès à l'archéologie, la tradition à l'histoire, la charité à la littérature.

On peut discuter longuement sur le qualificatif qu'il convient d'accorder à cette langue : est-ce une langue proprement chrétienne ou simplement la langue des chrétiens<sup>25</sup> ? Aux philologues d'en décider, si cela est possible. Mais c'est un fait que cette langue existe et qu'elle est celle de l'Église ancienne. Les chrétiens sentaient le besoin de trouver d'autres mots, pour exprimer leur foi, que ceux que les païens employaient autour d'eux. Dieu suscita des saints, qui furent en même temps de grands lettrés, pour seconder cet effort spontané. Les Pères surent faire appel à toutes les ressources que recèle toujours la langue du peuple : ils

25. C'est la question que pose le P. J. DE GHELLINCK, *Latin chrétien ou langue latine des chrétiens*, dans *Les études classiques*, VIII (1939), pp. 449-478. Ainsi que l'a dit très justement C. MOHRMANN dans la conclusion de son ouvrage : *Studien zur Syntax des Hl. Cyprian*, II, p. 141, il est encore prématuré de prétendre résoudre définitivement le problème d'origine. Du moins n'est-il pas inutile que le public soit informé que ce problème existe.

lui empruntèrent des mots. « Cette liberté dans le choix et la création des termes produisit une langue riche, variée, harmonieuse... Le sévère idiome de Rome acquit une plus grande richesse de vocabulaire qui en accrut la puissance expressive<sup>26</sup>. » On assista en même temps à un certain affranchissement du parler chrétien à l'égard des lois de la grammaire de l'époque classique. Ce sont sans doute là des phénomènes qui ne sont pas essentiellement chrétiens en tant que phénomènes philologiques; du moins sont-ils la conséquence linguistique de certains caractères de l'Église primitive : religion qui s'adresse à tous, et tout d'abord au peuple, les sages et les prudents restant sur la réserve; religion de charité, qui pousse les pasteurs à se mettre au niveau du peuple à enseigner. C'est ainsi qu'il est apparu un parler chrétien, peut-être une langue chrétienne, en tout cas un vocabulaire chrétien. De même — toute proportion gardée — que de nos jours on reconnaît à leur façon de s'exprimer en matière religieuse un prêtre catholique ou un pasteur protestant; de même qu'il y a, pour ainsi dire, un vocabulaire scout et un vocabulaire jéciste, on reconnaissait, autrefois, les chrétiens à leur façon de parler de leur religion : une langue était née dans l'Église, peuple de Dieu, et elle fut consacrée par l'usage qu'en firent les saints Pères de l'Église et que la liturgie en fait jusqu'à nos jours.

« La mission de cette littérature, a-t-on dit, n'est pas terminée. Par delà les limites du temps et de l'espace, elle fera sentir dans la civilisation des nations son influence bienfaisante<sup>27</sup>. » Le moyen âge a eu le culte du latin chrétien; les philologues d'alors surent unir l'héritage des classiques à celui des Pères<sup>28</sup>. Ne convient-il pas que, nous aussi, nous apprécions la langue liturgique, que nous en mesurions le caractère populaire, et sacré, que nous nous rappelions qu'elle est le fruit de toute la tradition chrétienne occiden-

26. U. MARIANI, dans l'*Osservatore Romano*, 10 février 1943.

27. *Ibid.*

28. Je l'ai signalé ailleurs à propos d'un exemple : *Une série de bénédictions pour les matines de Noël*, dans *Miscellanea Giovanni Mercati*, Cité du Vatican, 1946, t. II, p. 477. Les exemples empruntés aux poètes chrétiens se mêlent à ceux que fournissent les classiques dans les grammaires du moyen âge, par exemple dans celle que j'ai éditée sous le titre : *Le « De grammatica » d'Hugues de Saint-Victor* dans *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du moyen âge*, XIV (1945), pp. 263-322.

tales ? La langue patristique est restée populaire sans devenir vulgaire et sans cesser d'être une langue littéraire et une langue sacrée. Il y a là pour nous de grandes leçons. L'emploi qu'on fait des mots importe plus que l'origine de ceux-ci. Il apparaît aussi qu'un renouveau de la pastorale liturgique ne se réalisera que grâce à un contact intime et assidu entre la culture chrétienne des âges révolus et le peuple de Dieu du siècle où nous vivons : un tel effort sera fécond à condition qu'y contribuent, dans une docilité et une estime réciproques, d'une part des prêtres et des laïcs engagés dans le ministère paroissial ou missionnaire ou dans l'Action catholique, et, d'autre part, des spécialistes des disciplines liturgiques. L'un des buts de cette entreprise pourrait être de développer, chez tous ceux qui y collaborent, une solide formation personnelle qu'on pourrait appeler sacrale et qui jouerait, pour ainsi dire, dans leurs relations avec les hommes d'aujourd'hui, le rôle d'une grille : celle-ci leur permettrait de connaître le temps présent, d'y être « ouverts », d'en recevoir, en le filtrant, tout ce qu'il a de compatible avec ce qu'il y a de sacré dans l'Église. Celle-ci peut, sans dévier, adopter tout ce qui la sert.

Le latin patristique n'est pas une langue profane; il y a une vie surnaturelle qui ne peut pas se couler entièrement dans le langage de la nature, mais qui pourtant est réduite à l'utiliser, quitte à la transformer de l'intérieur et à la faire, en quelque sorte, éclater, pour l'élargir aux dimensions du message chrétien. Le latin patristique est le reflet de la transcendance du mystère chrétien. Il est conforme aux lois selon lesquelles se fait l'Incarnation : comme le Verbe de Dieu assume une nature humaine et lui fait partager la dignité de Fils de Dieu, ainsi la foi s'introduit dans une langue humaine, l'enrichit, l'élève, la « rachète » et la sanctifie, en fait un instrument de la grâce aux multiples formes, un moyen d'expression et de transmission de la parole de Dieu.

## NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

Donner ici quelques indications sur les moyens pratiques d'accéder à l'étude du latin d'Église sera répondre à un vœu exprimé de différents côtés.

Au premier rang des instruments de travail figurent les lexiques; en attendant qu'ait été publié un lexique du latin chrétien, on doit encore avoir recours à FORCELLINI, *Lexicon totius latinitatis* (4 vol.), et surtout au *Thesaurus linguae latinae* (6 volumes parus jusqu'à la lettre H, à Leipzig, de 1900 à 1942). — Le *Dictionnaire universel de philologie sacrée* de CH. HURÉ (1639-1717), réédité par MIGNE en 1846 aux t. V et VI de son *Encyclopédie théologique*, donne le sens des mots employés par la Vulgate et les références aux textes où ils sont employés, mais n'en explique pas l'origine. — L'exposé d'ensemble le plus récent et le plus suggestif sur la « langue spéciale des chrétiens » est celui de C. MOHRMANN, *Quelques traits caractéristiques du latin des chrétiens*, dans *Miscellanea Giovanni Mercati*, Cité du Vatican, 1946, t. I, pp. 437-466.

Les *Précis de patrologie* de F. CAYRÉ (Desclée De Brouwer, 1927) et B. ALTHANER (Casterman, 1941), sont surtout des nomenclatures. Une part plus importante est faite à la langue des Pères dans O. BARDENHEWER, *Geschichte der altchristlichen Literatur* (5 vol.), Fribourg-en-Brisgau, 1912-1932.

En langue française, le principal ouvrage d'initiation aux problèmes littéraires que soulève la patristique latine reste celui de P. DE LABRIOLLE, *Histoire de la littérature chrétienne latine*, Paris, 1920. On trouve également quelques indications intéressantes dans J. BAYET, *Littérature latine*, Paris, 1934, pp. 704-708. L'ouvrage de H. P. NUNN, *An introduction to ecclesiastical latin* (Cambridge, 1922), est surtout consacré à la Vulgate. Plus vaste encore que ne le promet le titre est l'intérêt présenté par l'ouvrage monumental de P. MONCEAUX, *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne* (7 vol.), Paris, 1901-1923. Une bibliographie abondante et critique est donnée dans la thèse magistrale de H.-I. MARROU, *Un lettré de la décadence, saint Augustin et la fin de la culture antique*, Paris, E. de Boccard, 1937. Pour l'histoire du latin dans ses rapports avec le bas-latin, voir les conclusions complexes et nuancées de la longue et excellente étude de F. LOT, *A quelle époque a-t-on cessé de parler le latin?* dans le *Bulletin*

du Cange (*Archivum latinitatis Medii Aevi*), Paris, 1931, pp. 97-159. Sur l'histoire de l'accentuation et de la prononciation du latin, l'exposé scientifique et pratique le plus complet est celui qu'a donné Dom A. MOCQUEREAU, *Le nombre musical*, Desclée et C<sup>ie</sup>, 1927, t. II, pp. 43-240; quelques indications, avec bibliographie, dans Dom P. FERETTI, *Esthétique grégorienne*, Desclée et C<sup>ie</sup>, 1938, pp. 5-14, et Dom G. SUNOL, *Méthode complète de chant grégorien*, Desclée et C<sup>ie</sup>, 1932. Voir aussi Dom J. POTHIER, *Les mélodies grégoriennes*, Desclée et C<sup>ie</sup>, 1880, ch. VIII, *De la prononciation latine*, pp. 97-120, et Dom J. JEANNIN, *Comment prononcer le latin?* Une brochure, s. d., chez H. Hérelle, 16, rue de l'Odéon, Paris.

Recueil de textes choisis des anciens écrivains ecclésiastiques latins dans E. DUPUIS, S. J., *Ancienne littérature latine chrétienne*, 1<sup>re</sup> série (classe de 4<sup>e</sup>) et 2<sup>e</sup> série (classe de 3<sup>e</sup>), J. de Gigord, 1938; dans P. GALENDO, *Via ad latinum*, Saragosse, 1924, et à la fin du livre de M. FLAD, *Le latin de l'Église étudié d'après la grammaire et la liturgie*, Desclée de Brouwer, 1938. Pour des clercs, le *Bréviaire* constitue le meilleur recueil de morceaux choisis par l'Église.

Clervaux.

DOM JEAN LECLERCQ, O. S. B.